

Du travail à l'œuvre

STÉPHANE BIKIALO

« Il est bon que la littérature prenne sa place dans le débat actuel sur le travail »

Un ouvrage collectif consacré à l'étude de la littérature dont le champ est le travail, c'est ce que nous propose *Dire le travail*, coordonné par Jean-Paul Engélibert et Stéphane Bikialo. Ce dernier s'en explique.

nvo > Vous consacrez, avec Jean-Paul Engélibert, une étude universitaire intitulée *Dire le travail à la fiction et au témoignage relevant du champ littéraire depuis 1980*. Pourquoi cette date ?

Stéphane Bikialo > Nous avons choisi ce repère temporel en pensant à deux textes majeurs parus en 1982 : *L'excès-usine*, de Leslie Kaplan (POL), et *Sortie d'usine*, de François Bon (Minuit). L'un comme l'autre ont fait de l'usine ou du travail une écriture. Non pas dans la tradition naturaliste (issue de Zola et qui a perduré au début du XX^e siècle), mais en montrant comment l'usine génère ses propres formes (vocabulaire, structure des phrases et des chapitres...). Bref, ils font de l'usine non un thème mais une écriture. On trouve des textes antérieurs (la littérature prolétarienne ou les pièces de Michel Vinaver), mais le début des années 1980 marque une rupture importante dans le rapport entre fiction et témoignage.

Vous expliquez que l'écriture du travail permettrait d'échapper à la « déréalisation » impliquée par les discours médiatiques et patronaux, en rappelant qu'un ouvrier ou un salarié n'est pas une « ressource » ou une « charge ». Est-ce là une constante et une position consciente de la part des auteurs ?

Oui, c'est une position à la fois partagée et consciente, mais cette lutte contre la « déréalisation » prend des formes très variées. Il y a d'abord tout ce qui a trait à la volonté de comprendre un passé proche mais dont les traces disparaissent comme chez Martine Sonnet dans *Atelier 62* (Le temps qu'il fait). Il y a aussi le fait de décrire avec précision les conditions de travail, les conséquences sur le corps, sur la vie familiale, sur les relations entre les salariés comme dans *Grain de sable sous le capot*, de Marcel Durand (Agone). Enfin, le fait de mettre en scène la « langue de l'ennemi » (Jean Genet) en montre le caractère dérisoire et déshumanisant.



Je pense à Nicole Caligaris, qui reprend le vocabulaire du « Strategor » dans *L'os du doute* (Véritables), en particulier les fameux « Mu » (« moyens utilisés », pour désigner les salariés), ou à Lydie Salvayre, qui fait parler les dirigeants dans *La médaille* (Seuil), le « roi du hamburger » dans *Portrait de l'écrivain en animal domestique* (Seuil) et dans le texte inédit qu'elle nous a offert pour l'ouvrage. Il est bon que la littérature prenne sa place dans le débat actuel sur le travail.

Vous constatez que la littérature contemporaine ayant le travail pour objet est, dans sa forme, « souvent exigeante, voire avant-gardiste, en tout cas inventive ». Ne prend-elle pas ainsi le risque d'être élitiste ?

Ces textes ne sont pas difficiles à lire, mais ils sont souvent assez peu romanesques, voire peu narratifs. Ils cherchent à inventer des formes en lien avec leur objet, le travail (comme Thierry Beinstingel, qui organise un de ses romans en rubriques de CV). Ils sont en revanche peu visibles car pas en accord avec l'idéologie dominante, relayée par les médias et les grands groupes éditoriaux. Certaines œuvres très riches sont d'ailleurs des œuvres d'ouvriers, dont le quotidien est ou a été l'usine : *Grain de sable sous le capot*, de Marcel Durand, *Ouvrière d'usine*, de Sylviane Rosières (éditions Libertaire), *Carnets d'un*

intérimaire, de Daniel Martinez (Agone) ou encore les ouvrages de Jean-Pierre Levaray. L'exigence signifie la nécessité pour le lecteur d'accepter d'être surpris par ces écritures qui cherchent à rendre compte d'expériences inédites de manière inédite.

Votre étude analyse « l'emprise du travail sur la langue ». Pouvez-vous en donner des exemples ?

Les œuvres citées contribuent à faire entrer dans le champ littéraire un certain vocabulaire (François Bon accorde plusieurs pages au transpalette dans *Sortie d'usine*). Mais plus que l'emprise du travail sur la langue, c'est l'emprise de la langue néolibérale et de la manière dont elle cherche à investir le langage quotidien qui est en jeu. Éric Arlix et Jean-Charles Massera, dans *Le guide du démocrate* (Lignes), l'indiquent très bien : « L'influence permanente du langage de l'économie et du marketing sur la vie du démocrate est telle que le démocrate, sans en avoir pleinement conscience, utilise au quotidien une bonne flopée de formules, d'expressions, de périphrases d'une pauvreté accablante. » Et ils prennent l'exemple du mot « capital », utilisé dans des expressions comme « capital santé », « capital sympathie » qu'il s'agit souvent de « gérer », d'« optimiser ». Dans l'ouvrage, je m'attache à la formule « culture d'entreprise », formule patronale paternaliste, et aux métaphores qu'elle transmet, comme l'usine est une grande famille. **Propos recueillis par Dee Brooks** *Dire le travail. Fiction et témoignage depuis 1980*, études réunies et présentées par Jean-Paul Engélibert et Stéphane Bikialo, Presses universitaires de Rennes, coll. La Licorne, 320 p., 18 €. www.pur-editions.fr

À l'origine de la coopération avec Jean-Paul Engélibert, l'intervention lors du festival *Filmer le travail*, à Poitiers. L'occasion de montrer les convergences entre les pratiques artistiques et la manière dont le travail pouvait déterminer une forme, une esthétique (*Images du travail, travail des images*, dir. J.-P. Gehin et H. Stevens, Presses universitaires de Rennes/éd. de l'Atlantique, 2012). filmerletravail.org